

## Pratique spirituelle dans notre siècle

« Comment comprenons-nous la pratique spirituelle, que Rudolf Steiner a stimulée ? » Avec cette question Bodo v.Plato ouvrit, à la fin de la première semaine de février, les allocutions de Christine Gruwez<sup>1</sup>, Wolf-Ulrich Klünker et Christian Clement, dans la bibliothèque du Goetheanum.

### La critique est proche de l'anthroposophie par *Christian Clement*

Je suis philologue, d'où relève la critique à l'égard de mes publications. Lorsqu'on fréquente Steiner d'une manière critique, on ne se rend pas aimable auprès des anthroposophes. Pourtant je voudrais aujourd'hui mouvoir l'idée, apparaissant tout d'abord peut-être erronée, que peut-être la critique à quelque chose à faire avec la pratique spirituelle, voire peut même être elle-même une forme de pratique spirituelle.

Je suis interrogé, en réaction à mon travail en tant qu'éditeur, pour savoir si une science qui décrit l'anthroposophie en tant qu'objet historique, peut rendre principalement justice à cette dernière. Je pense que oui. Lorsque je place les unes à côté des autres, les diverses versions, apparues à des moments différents, d'un même texte, alors je requiers du lecteur d'en considérer simultanément les divers variants. À l'occasion, je ne demande pas, lequel est « juste », mais au contraire, il s'agit de mettre en mouvement le texte et de penser sur celui-ci. Mais le critique de texte, qui met en mouvement le penser sur ce texte et le lecteur, qui le suit dans son entreprise, ne sont-ils pas déjà avec cette activité, tout à fait proches d'une pratique spirituelle ? Ne le sont-ils pas même plus peut-être que quelqu'un qui pense en avoir assez avec une version déterminée d'un texte et d'en rester figé, dans un penser d'une façon ou d'une autre, à la défense de celle-ci ?

Wolf Ulrich Klünker écrit dans sa recension : « Une édition non-critique de texte, qui ne prend pas en compte son évolution, ne se focalise que sur un seul moment, peut-être unilatéral, de celle-ci. Elle refuse au lecteur la conscience éclaircie qu'aucune version de texte, et finalement aucun texte, ne peut être obligeant(e)<sup>2</sup> [*verbindlich*]. L'édition critique est une assistance pour acquérir une expérience de l'évolution d'un texte, qui ne peut être identifiée au contenu d'une forme textuelle déterminée. » Klünker met donc en doute ici que ce que Steiner veut dire dans le texte et renvoie au fait que cela peut seulement advenir dans le processus dans lequel un individu se confronte au texte<sup>3</sup>. Mais c'est précisément ce que fait la critique de texte. Elle ne veut pas offrir la version définitive d'un texte, mais au contraire mettre en mains un matériau de perception plus riche, avec l'aide duquel le lecteur peut suivre pour lui, la véritable création du texte se trouvant au-delà.

Mais la citation de Klünker va encore plus loin : « Clement expose qu'avec Rudolf Steiner [...] il s'agit d'une exposition de philosophie de conscience dans l'esprit de Kant ou de Fichte, et donc d'une phénoménologie des contenus de la conscience humaine. Des initiations ne sont pas théosophiquement obscures, mais se rattachent au contraire à l'idéalisme allemand. » Maints critiques de mon travail trouvent cela oiseux<sup>4</sup>, de se préoccuper de tels champs intellectuels, car

---

<sup>1</sup> Fidèle à mon attitude, je ne traduis pas des gens qui pensent en français, alors qu'ils s'expriment en allemand, car c'est potentiellement une source évidente de conflits : ceux qui sont intéressés par ce qu'a dit Madame Gruwez, sont donc priés de bien vouloir lui demander sa version française. Car Madame Gruwez pense en « belge » et le « belge » c'est un « penser du cœur » français, par conséquent, je pense que comme c'est une vraie individualité cosmopolite, elle sera sensible, à une telle demande de leur part. *ndt*

<sup>2</sup> Au sens d'entraîner une obligation chez le lecteur, quant au caractère « définitif » d'un texte, qui n'existe en fait jamais. *ndt*

<sup>3</sup> Il en va de même pour une traduction : la confrontation est inévitable et ne débouche pas toujours sur la vérité, car la vérité n'est pas « inscrite », elle doit être « ressuscitée » par le lecteur... ou le traducteur. Et elle reste provisoire puisque dépendante de l'état d'évolution du lecteur ou traducteur, à l'instant de la « résurrection » du texte qu'il effectue. *ndt*

<sup>4</sup> Au sens ici d'**inutile, qui ne sert à rien pour les choses** et de oisif pour les gens, d'où : occupation, dispute oiseuse. En ce qui concerne la nuance avec « oisif-oisive », **Litttré** signale (IV, p.4271) : « Balzac, cité par Bouhours, a dit : « Il

Steiner se serait mû bien au-delà de cela. Mais si cela cadre avec le fait que l'anthroposophie est née dans la rencontre de Steiner d'avec l'idéalisme allemand — celui de Fichte, Schelling, Hegel — mais aussi d'avec d'autres penseurs : cette histoire de la naissance de l'anthroposophie n'est-elle pas une partie essentielle de son essence ? De la même façon qu'un arbre ne peut être compris sans ses racines et n'est pas viables non plus sans elles, de même l'anthroposophie sans ses racines et sources spirituelles originelles. Et pour cette compréhension approfondie de l'anthroposophie, en tant que contenu spirituel en devenir, la critique de texte tente de placer à disposition un matériau qui la sert

Maints critiques de mon travail disent qu'il existent une contradiction entre la critique du texte, qui ne regarde que de l'extérieur, et l'anthroposophie, que l'on peut seulement concevoir, quand on est en elle et qu'on fait « face au texte en le vivant », comme Steiner l'écrit dans la *Philosophie de la liberté*. Je ne partage pas cette manière de voir et je voudrais mettre cela en évidence par un exemple tiré de la critique textuelle même. La critique de texte indique, d'une manière exemplaire que la citation ci-dessus tirée de la *Philosophie de la liberté* provient de 1918 et qu'au même endroit, Steiner avait écrit en 1894 : « On doit faire face à l'idée en la maîtrisant ». Elle ne fait échoir aucun jugement sur quelle conception est « plus juste » ou « meilleure », mais ne rend au contraire possible, tout d'abord, que des perceptions différentes. Et dans la comparaison de ces deux perceptions, que nous n'aurions pas si la critique des textes ne nous les avait pas mises sous les yeux, peut surgir une compréhension plus profonde du texte. On peut, par exemple, se demander : que veut dire Steiner avec « vivre » ? Est-ce qu'un pur « vivre » des idées est déjà une expérience spirituelle ? Précisément dans le vivre, on peut justement et nonobstant être « non-Je », et s'épanouir dans une opinion de groupe ou une tradition. Et ensuite, il peut être intéressant de considérer la version de 1894, où au lieu de « pour voir vivre l'idée » il est dit : « se placer en tant que maître en face de l'idée ». Est-ce possible il y ait, en effet, à comprendre, avec la version précoce, de quelle sorte de « vivre » il s'agit dans la version de 1918 ; à savoir une forme d'expérience de vie qui n'est pas celle d'un groupe, mais laisse tomber au contraire l'élément du groupe derrière elle ?

Ceci n'est qu'un exemple classique du travail « critique » avec Rudolf Steiner en tant qu'expression d'une pratique spirituelle. J'avance ici cela comme un plaidoyer à l'adresse de ceux qui ont une attitude critique à l'égard de mon travail sur l'œuvre<sup>5</sup> de Rudolf Steiner. Je ne vous dis pas : en tant que critique je salue votre attitude critique ! Seulement ne mécomprenez point ce qu'est une critique. Une critique réelle ne consiste pas dans le refus d'une meilleure connaissance, mais au contraire à tout remettre en question, y compris soi-même et, de ce fait, à s'en tenir à la mobilité et dans l'élément de vérité. Et ainsi la pure comparaison des textes, voire peut-être même le simple décompte des virgules et de leurs emplacements, peut-elle aussi être considérée comme une pratique spirituelle, tandis que cela met en branle le texte, mort en tant que tel, c'est de cela qu'il s'agissait véritablement pour Steiner.

**Das Goetheanum, n°9/2015.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

---

faudra rendre compte, au dernier jugement, de la moindre parole oisive. » Aujourd'hui dans ce sens on dit oisieux. En tant que substantif, ce terme désigne celui qui a l'habitude de ne rien faire ; oisif celui qui ne fait rien actuellement ; quelque fois le sens de ces deux mots se rapproche beaucoup ; mais c'est là la nuance. En parlant des choses, oisif exprime qu'on n'en fait point usage ; oisieux, qu'elles ne servent à rien ». J'ai donc choisi « Oisieux » ici. *ndt*

<sup>5</sup> Encore heureux qu'il s'agisse — pour ce magnifique travail de Clement — de l'œuvre écrite « noir sur blanc ». Imaginez ce qu'il en serait des critiques, scientifiques, celles-là, qui sont adressées à l'égard de certains passages manifestement erronés dans ce qu'affirme Steiner dans certaines conférences et dont les éditeurs, comme M. Janni d'EAR, ne signalent même pas l'incohérence, faisant ainsi passer Steiner pour un imbécile... Et je vous épargne de dire ce que je pense de certaines traductions!

Il existe des méthodes plus radicales que celles qui ont été mises en œuvre à présent sur l'œuvre écrite de Rudolf Steiner. Par exemple, les Évangiles proviennent de textes, rédigés sans séparation des mots, sans ponctuation et en majuscules. Au troisième siècle, chez Origène, on découvre dans un commentaire sur l'Évangile de Jean, que, dans le 8<sup>ème</sup> chapitre le récit de la femme adultère fait défaut. Il n'y était pas encore ! Appartient-il à l'Évangile de Jean ce principe d'individualisation : le « que celui d'entre vous sans péché, jette la première pierre » ? À présent, il y est nécessaire en tant que « critique de texte ». Naturellement, la question se pose toujours de savoir si un tel endroit est « johannique » et appartient bien à l'essence de cet Évangile. Considérée au plan historique, une considération critique de texte apparaît là où un accès spirituel, allant de soi auparavant, n'est plus possible ; ce fut le cas aussi avec les Évangiles au 19<sup>ème</sup> siècle.

Et nous nous trouvons dans une situation analogue, en ce 21<sup>ème</sup> siècle avec l'œuvre de Steiner. Un tournant, pour ainsi dire copernicien, se révèle que l'on peut décrire de la manière suivante que l'anthroposophie du premier siècle — et en cela cette édition critique en est un symbole — ne se continue plus par imitation, par exégèse ou *imitatio* de Rudolf Steiner. À cette frontière surgit, conformément au destin, l'édition critique : en tant que signe de la nécessité de rechercher de nouveaux accès — naturellement pas en tant que réponse suffisante aux questions qui se posent maintenant. Ce que Rudolf Steiner comprenait sous le vocable de cheminement d'apprentissage, disons d'une manière plus neutre, « activation spirituelle de soi », s'est modifié. Dans l'intervalle l'anthroposophie a agi pendant cent ans, et aussi souterrainement ; les êtres humains ont changé au cours du 20<sup>ème</sup> siècle : dans l'âme, le corps et l'esprit, ils sont plus individuels. Il existe en cela une évolution spirituelle qui fait que je me trouve dans une situation *karmique* déterminée. Je forme quelque chose en moi de ce que je ne suis pas encore, j'entreprends un pas en direction de là où je ne suis pas encore<sup>6</sup>. C'était la pratique spirituelle. Au 21<sup>ème</sup> siècle ce moment d'une évolution supérieure d'un approfondissement individuel de la vie se produit bien plus précocement qu'avant. Je resserre, au moyen du développement spirituel, les énergies de mon environnement éthérique et spirituel, qui me laissent arriver là où je suis individuel. Avec cela la pratique spirituelle devient existentielle : en vérité je ne suis pas du tout là où je suis véritablement, car je ne suis pas individuel, mais seulement « pré-individuel »<sup>7</sup>. Je suis dans une situation humainement interstitielle qui n'est que « pré-individuelle » ; cela vaut peut-être aussi bien constitutionnellement que corporellement.

Il y a une vertu silencieuse, souterraine de l'anthroposophie, qui selon moi, a agit tout au long du 20<sup>ème</sup> siècle ; par elle, le Je humain en est arrivé à la situation décrite. Cette action de l'anthroposophie ne dépend pas nécessairement du travail conscient sur ses contenus. Il y a une vertu constitutionnelle, corporelle, humainement interstitielle et aussi virulente dans la nature de l'anthroposophie, qui, au 20<sup>ème</sup> siècle a amené l'être humain, la nature, mon corps et aussi l'humain interstitiel à une individualisation. Pratique spirituelle et auto-activation spirituelle permettent le rattachement conscient à cette activité et avec cela sa qualification positive. La relation cause à effet devient autre. Je ne peux plus seulement chercher dans le passé, ce qui me rend malade ; je dois aussi m'interroger pour savoir quelle vertu future me fait défaut<sup>8</sup> de sorte que la maladie pût intervenir ? L'auto-activation spirituelle signifie un travail avec cette vertu d'avenir individuelle.

Je ne peux plus simplement me demander quel passé *karmique* agit de sorte que je suis comme je suis, mais au contraire je suis aussi dans mon *karma* tout d'abord seulement pré-individualisé. Au 21<sup>ème</sup> siècle, pratique spirituelle et compréhension du *karma* signifient que je ne peux plus

---

<sup>6</sup> Raison pour laquelle il faut « ouvrir les yeux » bien grands, car sinon on ne sait « où poser le pied » ! *ndt*

<sup>7</sup> Cela me fait penser au jeu de mot sans doute dû à quelqu'un de profondément spirituel, comme Alphonse Allais : « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? Dans quel état j'erre.. ? ». Charlie merci ! En France on peut encore rire ! *ndt*

<sup>8</sup> À en juger par les problèmes politico-économiques seulement, cette absence est même totalement paralysante. *ndt*

uniquement regarder les incarnations passées, mais au contraire attendre le destin, pour ainsi dire, sur la progression à venir librement spirituelle de l'être humain. Ainsi la destinée devient-elle réellement individuelle ; ainsi la nature voudrait en recevoir des vertus d'avenir, qu'elle ne peut plus produire d'elle-même ; ainsi des entités spirituelles supérieures peuvent-elles aussi progresser. Toute cognition du *karma* avant cette auto-activation spirituelle est problématique à cause de cela. À l'occasion, l'intensité d'une expérience vécue ne dit plus rien de sa réalité. Cela vaut du reste de manière analogue pour la relation à Rudolf Steiner.

Biographiquement et comme Christian Clement, j'ai vécu un remarquable attachement à la considération historique de texte et la formation des énergies spirituelles. Par exemple, des textes d'Albert le Grand me parvinrent entre autres. De lui proviennent trois degrés de la pratique spirituelle. Il formula qu'un temps viendrait à l'avenir où seul l'être humain pourra libérer les formes des Hiérarchies endurcies dans la nature. Il désigna un triple lien de l'esprit, qu'il appelait « *intellectus* » au Moyen-Âge, d'avec l'être humain. C'est cet *intellectus*, ce penser individuel, dont Steiner dit, dans le « *Cours pédagogique* », qu'avec lui, le Je se forme dans l'existence prénatale du corps.

Le premier lien de la vertu d'*intellectus* c'est de m'octroyer l'être. Le second consiste dans le fait que j'apprends à connaître<sup>9</sup> au moyen de l'*intellectus* et que je deviens un être humain libre et capable d'utiliser la vertu du jugement intuitive. Seul le penser autonome (qui inclut la critique) me laisse parvenir à mon Je créateur. Le troisième lien vise la vertu véritablement spirituelle : lorsqu'en liberté, je connais et que j'en fais même une habitude, telle une force de vie véritable, alors je deviens spirituel au sens véritable, un esprit parmi les esprits. — Par cette vertu du connaître qui rend libre, au sens de l'Évangile de Jean, comment puis-en arriver à la véritable vertu de vie de mon individualité — de sorte que je me saisisse moi-même — justement dans cette auto-activation spirituelle — et pose la réalité de neuf ?

**Das Goetheanum, n°9/2015.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

Le traducteur est seul (ir)responsable de ses notes.

---

<sup>9</sup> À prendre exactement ici au sens de « **renaître avec** » l'*intellectus* car *Intellectus* est « Vertu de renaissance », méprisée le plus souvent par ceux qui ne l'ont jamais accueillie dans leur cœur. *ndt*